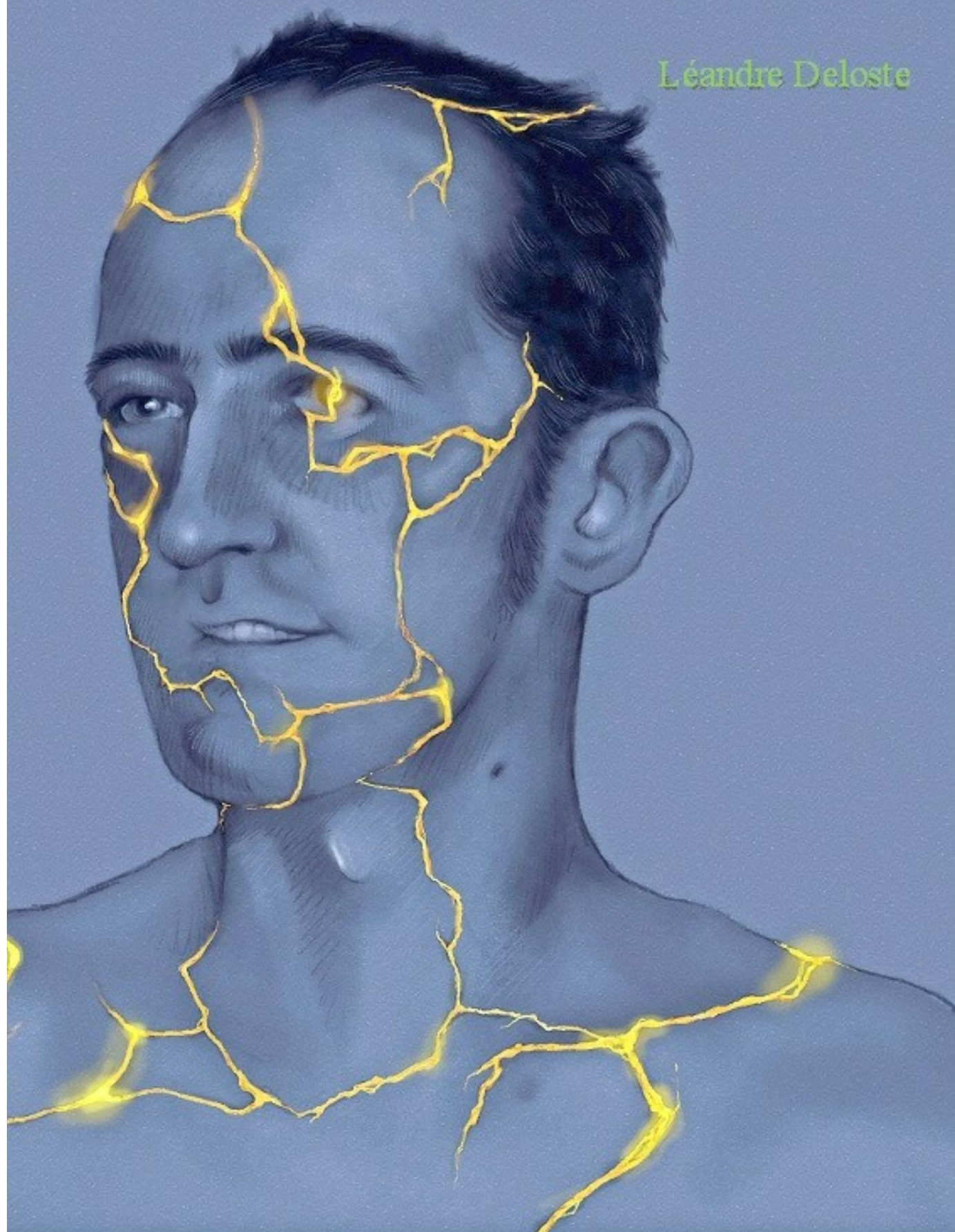


La crampe du silence

Léandre Deloste



Léandre Deloste

La crampe du silence

© Léandre Deloste, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1994-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La parole est une aile du silence. Pablo Neruda

Il y a un moment où les mots s'usent. Et le silence commence à raconter. Khalil Gibran

Février

Voilà. Le dernier carton vient d'être rangé dans ce véhicule réservé à de nombreuses utilités diverses et en ce jour, c'est pour un déménagement. Celui de Camille. En le chargeant, c'est la deuxième fois que Nicolas, l'ami fidèle, toujours présent dans les bons coups et les services peu agréables, lui dit qu'il le trouve léger, tout comme le précédent d'ailleurs. Tous les autres sont remplis essentiellement de livres et de quelques films alors forcément, le poids n'est pas le même. Ces deux derniers, sans lourdeur flagrante, renferment tout simplement ses vêtements, peu nombreux. Camille regarde toutes ces boîtes rectangulaires, positionnées les unes contre les autres, les unes au-dessus des autres, avant de fermer les deux portières arrière. Il les a comptées, par simple curiosité. Il y en a trente. Trente, protégeant plus de vingt années de son passé, dont celles d'un important fragment de sa vie, une image renfermant des passions, certaines devenues nouvelles, vitales. Trente, vingt ou quarante ans, l'âge de sa décision, sont des chiffres ronds. C'est un détail qui lui plait.

Elle souhaitait le voir changer, aurait voulu l'aimer, encore et davantage. Camille ne s'érigait dans aucune de ces attentes. Il savait qu'il ne serait jamais à la hauteur. Sa différence lui délivrait un chemin de vie qui resterait toujours en parallèle avec la soi-disant normalité, ce standard qu'il considérerait comme appauvri d'écoute et d'attention. L'amour, pourtant intense les premiers mois, s'était effiloché au fil du temps et lui était devenu un mot sans définition. Pourtant, il l'aimait, mais à sa façon, sans percer l'écorce des sentiments que Sylvie l'invitait à fendre, elle qui lui octroyait son affection sincère, entière, sans barrières et dans l'acceptation totale de son altérité. Sa patience et son attente, supportées avec courage, malheureusement dans une durée devenue instable, soufflées par les embruns insaisissables de l'homme qu'il était devenu, sont apparues trop pesantes pour elle. Camille était devenu absent dans sa présence. Deux chemins se dessinèrent avec le temps, sans plus aucune concordance, parallèles qui ne se croisaient pas, qui ne s'effleuraient plus, comme leurs mains respectives ne touchaient plus celles de l'autre, états d'âmes figés dans des lendemains sans avenir. Comme des figurines devenues distantes, essoufflées, qui se jugeaient sans se comprendre. C'est pour tout cela qu'elle l'avait quitté voilà déjà dix années avant de se blottir dans les sentiments vivants de Nicolas, quelques mois plus tard.

Camille avait pourtant assisté à un certain nombre de mariages. Les premiers, seul, puis les suivants avec Sylvie, rencontrée entre-temps au cours de l'un d'eux. Après être devenue sa cavalière durant cette première soirée, elle lui a appris, les mois puis les petites années suivantes, l'intelligence cachée qu'il portait en lui mais sans jamais vraiment s'en rendre compte. Sa variante neurologique de naissance l'avait rendu aveugle dans le partage émotionnel. À chaque fois qu'il entendait la prose du maire accompagnée ou non de celle du prêtre selon les vocations des heureux élus en tenues de circonstance, sur les devoirs du couple, sur la postérité sentimentale et la confiance entre ces deux personnes réunies dans l'inconnu de l'avenir, cela le renforçait dans son idée que l'union du couple devait avoir pour seul et unique témoin le sourire du soir épousant celui du matin, sans mots, sans paroles.

Sa décision de partir définitivement en ce jour, accompagné par sa vie encartonnée soigneusement, a été prise depuis longtemps et la raison, elle, ne rentrait pas dans la case du détail. Il avait laissé une lettre à Sylvie, pour lui dire par ses mots, qu'il ne l'oublierait jamais, qu'il la remerciait avec grâce, tout en lui souhaitant de très belles évasions avec Nicolas. Sans toutefois vouloir expliquer vraiment le motif de son départ, il se laissa emporter, tout simplement, par l'envie d'écrire encore une dernière fois face à elle, à eux ses amis, égoïstement. L'écriture devenue renaissance, Camille avait réalisé avec le mouvement des années, qu'elle lui était comme due, personnelle, indispensable. La prochaine correspondance qu'il présentera ne sera pas un mot d'adieu, ni une missive mais une preuve de son aisance retrouvée, réfugiée dans un manuscrit destiné à des milliers de regards, où les avis se regrouperont alors en une seule conclusion, le plaisir de lire les mots de l'inconnu, sans l'entendre. Ambition et prétention. Lui, Camille espère la sincérité des lectrices et lecteurs, à la fin de la dernière page et, à la fermeture du livre encore inexistant. Il part justement pour lui donner réalité. Enfin, il fera tout pour en arriver jusque-là. C'est pour cela qu'avant de se lancer au cœur de cette passion, de libérer son dessein par l'encre, il ressent le besoin d'être seul, afin de faire élever son autre en son antre, sa nouvelle parole aux mille mots silencieux. Vivre cet instant dans la vérité. C'est un aller sans retour.

Nicolas aussi restera sans retour. Sa belle profondeur humaine, ainsi que son corps, seront happés dans un accident de voiture, sans invitation. Il décédera durant son transfert à l'hôpital.

L'un des multiples et agréables bons côtés de Nicolas était qu'il ne posait jamais de questions inutiles. Sa surprise se lisait dans ses yeux et se distinguait par la suite par la remontée de ses sourcils soulevés par l'étonnement ; mais cela s'arrêtait là. C'est pour cette attitude, neutre, qu'il est le seul aujourd'hui à être présent le jour de l'exode de son ami du collège, Camille, non peuplé de remords. Les derniers mots échangés respectent la coutume.

— Donne-moi de tes nouvelles quand même, dit Nicolas.

Ils s'embrassent, versent l'un vers l'autre le mouvement de leurs bras, liant l'émotion du moment due à leur grande et longue amitié.

— À bientôt, prononce machinalement Camille. Tu sais, je ne pars pas retrouver une nouvelle femme cachée mais plutôt vers... une solitude de... de voix, qui m'apportera un éveil, mon réveil autre tant désiré.

Ce sont les derniers mots libérés par Camille. Dans sept cents kilomètres, le silence lui offrira la compagnie attendue, son nouveau repaire.

*

Le péage franchi, comme un signe de sa proche arrivée, Camille ressent intensément la présence des quatre lettres jointes, affichées sur le grand panneau bleu, qui composent le nom de la ville de sa destination finale. Des réflexions lui viennent en successions simultanées, comme « ...là où je suis né, là où j'ai vécu jusqu'à mes trente ans avant de suivre Sylvie vers l'Atlantique... ». Au moment où il dépasse le panneau autoroutier, est diffusée à la radio « Désormais », la chanson d'Aznavour. Un sourire se dessine sur ses lèvres. Cela fait des lustres qu'il ne l'a plus entendue. Il se souvient alors de sa toute première écoute, longtemps avant, de son intérêt pour ces paroles, traitant de l'expérience qu'il traverse lui-même en ce jour, d'une certaine façon. C'est comme si ce « Désormais » lui confie sa clef, en quelque sorte familière, avec un sens de prédiction. Camille avait aussi toujours affectionné ce rythme musical, ces notes entraînantes, enivrantes sur le sujet d'une séparation définitive. Pour lui, en ce jour, c'est un adieu à l'amitié. À tel point qu'il tapote « Désormais » avec ses doigts, sur le volant, accompagnant à la voix ce cher Charles sur le refrain, dont il se souvient parfaitement.

*

Camille est en avance au rendez-vous pris quatre mois plus tôt auprès de la régie afin de récupérer les clefs de son appartement, laissé en location il y a maintenant plus de douze ans, lorsqu'il était parti découvrir le soleil de Bayonne avec Sylvie. Quand il arrive dans l'entrée de l'agence, il se plie avec une certaine facilité à son choix de ne plus prononcer une seule locution. Pour le moment, il s'en tient à la courtoisie de base envers la dame de l'accueil qui lui demande le mobile de sa venue. Il lui réplique donc sa réponse, commençant par son sourire suivi du geste de sa main droite partant de sa bouche qui présente une forme de révérence par le plat de ses doigts pour transmettre l'évocation du « bonjour » dans la langue des signes. Avec « au revoir » et « merci », c'est le seul signe qu'il a pris la peine d'apprendre. Puis, il écrit sur une feuille blanche sortie de sa pochette son nom et celui de la personne auprès de qui il est attendu. Cinq minutes plus tard, la responsable de son dossier arrive et il remarque au cours de cette conversation quelque peu décalée que cette Caroline Dugaiste ne se trouve pas trop dérangée par cette conversation échangée par écrit. Alors, est-ce dans sa nature ou bien a-t-elle pris en compte à sa façon personnelle ce que sa collègue lui a indiqué quant à l'impossibilité de pouvoir discuter avec lui... ? Peu importe. En tout cas, cela permet à Camille de se demander si, dans son propre intérêt ainsi qu'aux personnes rencontrées prochainement et se trouvant en face de lui lors de ses futurs rendez-vous, il ne devrait pas par avance, prendre le soin de préciser par mail ou sms son incapacité d'user de sa capacité verbale.

Après la confirmation du départ des locataires de son logement, il quitte l'agence par le même confort dans son attitude, avec son même sourire, les bouts de ses doigts posés sur son menton, suivis du même plat de sa main pour l'échange du « merci ». Le voilà maintenant impatient de mettre la clef dans la serrure, de la tourner et de pousser cette porte lui offrant ainsi l'étendue des souvenirs ancrés dans sa tête depuis quelques mois. Se réalisera alors un autre départ, dans un renouveau lié concrètement au rafraîchissement du lieu. Son appartement, il le changera intérieurement en un espace où l'écriture fera tomber toutes les frontières de son parler d'antan, dans une plénitude de plaisirs nouveaux.

Auparavant, il était le geôlier de la seule réponse aux questions posées par le

monde extérieur : « ...je ne sais pas... je ne sais pas... je ne sais pas... ». Par cette unique réplique, la discussion se prolongeait rarement, voire jamais. Les impasses de sa vocalise, son entrain perdu, son vouloir disparu, après ses quarante années de combats n'ouvraient plus à ce jour aucune porte d'une aptitude valable.

Son long bureau en chêne aux trois tiroirs sera le support de ce refuge, placé au centre de sa seule et unique pièce. Il sera entouré d'une grande bibliothèque en bois de sapin sur fond rouge fabriquée par ses soins, couvrant un mur entier du sol jusqu'à hauteur d'homme, d'un canapé, d'un fauteuil bordeaux de la marque Chesterfield et d'un grand tableau blanc fixé à l'horizontale, encadré de moulures dessinant les limites, où il pourra inscrire toutes ses notes récoltées lors de ses observations journalières. Pour satisfaire une évocation, voire plus, une envie nostalgique, il fixera en guise de décoration murale la grande carte de France qu'il avait dénichée d'occasion, celle même qui l'avait fasciné pendant toute son année de CM2, où la maîtresse l'avait affichée dans sa classe. Des rideaux rouges en velours protégeront la chaleur inspirante de cet endroit, afin de ne pas la laisser s'enfuir avant la fin de son récit, comme ces rideaux de cinéma, ces deux pans qui, en s'éloignant l'un de l'autre, présentent les dernières secondes de l'écran blanc aux spectateurs impatients. Les photos dévoilant des femmes connues ou pas, des images affichant certaines scènes de films mythiques à ses yeux embelliront, le moment venu, ces murs verts du ton anglais et blanc crème qu'il apprécie beaucoup. Toutes les photos seront exposées en plusieurs regroupements espacés, mais toujours visibles lorsque son attention se dissipera hors de son écrit et ce, où qu'il soit. Tout cela réuni mettra la touche finale à l'ambiance restée dans l'ombre si longtemps, convoitée depuis ces longues semaines précédentes. Tous ces visages, tous ces instants filmés vivant encore sur papier glacé auront le point commun d'être en noir et blanc.

Il trouve une place pour se garer dès son arrivée, juste devant l'entrée de l'immeuble. Ce quartier était dans ses souvenirs l'un des endroits les plus terribles pour trouver une aire pour voiture aux heures de pointe. Mais, par chance, c'est la période des vacances scolaires de février qui, en plus de voir s'enfuir les inconditionnels du planter de bâton vers les départements montagneux voisins, permet de récupérer aussi, en cette année bissextile, une journée additionnelle. Lors de la précédente année porteuse de ce même jour en supplément, Camille avait surpris involontairement une discussion entre plusieurs de ses collègues et qui l'avait fait sourire et l'avait lancé sur l'idée

d'écrire sa pensée personnelle à ce sujet : l'égalité des sexes. L'une de ses consœurs avait dit ironiquement que l'année bissextile était une journée supplémentaire de galère pour les femmes où l'homme, lui, ne ferait aucune trêve en imposant sa supériorité générale non négociable. Quelques jours plus tard, son écrit terminé puis partagé, fut largement incompris. Son maître Raymond Devos resterait indétrônable dans cet art-là.

Quand il passe devant les boîtes aux lettres, Camille a le réflexe de regarder tous les noms affichés. Aucun d'eux ne lui rappellent un visage du passé. C'est vrai aussi qu'il n'y était resté que deux petites années. Arrivé au seuil de la porte de son habitation, sa vue se focalise sur la quarantaine de petits points noirs entourant le judas. En fait, tous ces petits points sont des trous qui, dans la seconde suivante, lui procurent un grand sourire solitaire. Cela remontait au week-end avant son départ avec Sylvie. Il avait organisé un petit apéro chez lui et, l'alcool aidant, Camille avait sorti fièrement son jeu de fléchettes tout en constatant avec grand désespoir l'absence totale d'une belle cible noire et ronde. Ne voulant pas lâcher l'affaire, il avait scotché une grande feuille blanche sur sa porte d'entrée, puis confectionné avec un feutre indélébile et un lacet de sa basket un compas d'une précision irréprochable lui permettant de tracer quatre cercles parfaits autour du point central. Le judas, devenu centre de la cible, resta intact et sans rayures puisque personne ne réussit à l'atteindre.

Après avoir classé et rangé dans sa mémoire les reliques de cette chronique, il met enfin la clef dans la serrure et entre chez lui. Son appartement est propre et vide. Un peu moins de deux heures lui sont nécessaires pour décharger le petit camion et prendre la direction du marchand de meubles afin de s'acheter un matelas et un sommier pour cette première nuit. Comme il vivra au cœur de ses petits travaux, il fera le reste de ses achats nécessaires au fur et à mesure comme s'il était un campeur, mais sans plages ni montagnes à proximité.

*

Quatre jours après son arrivée, le portable de Camille sonne tout l'après-midi. Les noms de ses amis s'affichent sur l'écran, mais il ne répond pas. Son répondeur se moule dans sa fonction, bien éloigné du mutisme de son propriétaire, sans pouvoir tisser de lien vers la terrible nouvelle, dont tous ses